

L'altérité migratoire contemporaine dans l'imaginaire littéraire

Le cas de *Le Bonheur* (2007) d'Emmanuel Darley

Abbas

Farhadnejad*

Professeur assistant, Département de langue et littérature françaises, Université de Téhéran, Téhéran, Iran.

Zahra Hadjibabaie

Doctorante, Département de langue et littérature françaises, Université de Téhéran, Téhéran, Iran.

Résumé

Le récit sur la migration, le lieu du surgissement d'altérité, ouvre le terrain à une série d'interrogations : interroger la place de l'étranger dans la société du pays d'accueil, étudier l'immigré en lien avec sa société d'origine pour saisir le sens de son parcours. *Le Bonheur* (2007) d'Emmanuel Darley est un bon exemple à ce propos. Au fait, situé à la frontière entre la fiction et la non fiction, à travers une structure polyphonique, tout en faisant entendre plusieurs voix, sans qu'aucune soit dominante, ce roman permet le dialogue de différents points de vue concernant ce phénomène actuel ; la migration. En analysant le discours des personnages, nous visons le dialogisme des valeurs transmises par différentes instances.

Mots clés : Altérité, migration contemporaine, discours, Emmanuel Darley, *Le Bonheur*.

* Auteure correspondante : Farhadnejad@ut.ac.ir

Comment citer : Farhadnejad, A., Hadjibabaie, Z. (2023). L'altérité migratoire contemporaine dans l'imaginaire littéraire Le cas de *Le Bonheur* (2007) d'Emmanuel Darley, *Recherches en langue française*, 4(7), 55- 76.
DOI: 10.22054/RLF.2023.73629.1164

Introduction

La migration en tant qu'une réalité problématique a trouvé une place privilégiée dans la littérature extrême contemporaine: «Cette réinscription du réel dans la fiction, qui constitue la visée majeure d'un vaste corpus de textes récents auxquels on peut apposer l'étiquette oxymorique de «fictions du réel», prend plusieurs formes, d'ailleurs identifiées par Fortier et Langevin, et que l'on rencontre aussi bien dans les textes se réclamant de la pure fiction que des œuvres de nature plus hybride.» (Dion, 2018 : 15)

Maintes sont les œuvres littéraires d'expression française manœuvrant sur cette question « brûlante » de notre monde sous différentes formes : sous la forme de littérature de terrain comme *Chagrin et néant*, *Comment on expulse* de Marie Cosnay ou sous formes néo-lyriques comme *À ce stade de la nuit* de Maylis de Kerangal « qui se veut une forme de soin poétique par l'imaginaire ». (Gefen, 2017 : 120)

De même, cette problématique de la migration constitue l'objet de réflexion de nombreux chercheurs littéraires. A ce propos, on pourrait faire allusion au *Passages et naufrages migrants* qui est une étude dans le domaine de la littérature maghrébine. Cette étude qui est le résultat d'un travail collectif est une tentative de « l'étude des représentations littéraires, ou plus globalement artistiques, des déplacements (voyages, migrations, exils) ainsi que des problématiques inter-identitaires associées à ces phénomènes pluriels. » (Coutinho et al. 2012 : 7)

L'autre travail auquel on pourrait faire allusion est *La symbolique de l'immigré dans le roman francophone contemporain*. « Cette recherche part de cette hypothèse que le champ littéraire francophone dévoile une crise identitaire qui se cristallise chez l'immigré et que ce dernier n'est en réalité que le reflet de la mauvaise conscience du natif. » (Atangana Kouna. 2010 : 11)

Dans le présent travail, nous cherchons d'interroger la place de l'étranger dans la société du pays d'accueil via *Le Bonheur* (2007) d'Emmanuel Darley qui aborde la problématique de la migration par une polyphonie énonciative. Au fait, *Le Bonheur* est un roman fragmentaire dont chaque fragment est assumé par un locuteur différent celui de l'autre fragment. De cette façon, on n'est pas devant un récit

homogène avec une intrigue et un narrateur précis, on est plutôt devant un chœur narratif, qui tout en faisant entendre plusieurs voix, permet de montrer non seulement le vécu du migrant mais aussi les différentes visions portées sur lui et le phénomène de la migration.

En partant de cette hypothèse que la fiction est « révélatrice et transformante »⁴², nous essayons de montrer comment la représentation du migrant est une sorte d'interrogation sur les fondements sociaux, politiques et symboliques de la réalité.

Ce travail sera ainsi basé sur l'analyse du discours selon les travaux de Dominique Maingueneau et le principe du dialogisme.

Selon Maingueneau (1995), l'analyse du discours vise à rapporter les textes, à travers leurs dispositifs d'énonciation, aux lieux sociaux qui les rendent possibles et qu'ils rendent possibles.

Nous essayons d'abord de relever les motifs du départ des migrants et à sa suite la question du passage des frontières, puis nous nous concentrons sur le statut social du sujet immigré dans le pays d'accueil et à la fin, nous montrerons comment le dévoilement de la face cachée d'une question d'actualité comme l'émigration via la fiction, pourrait être considéré comme une sorte de l'engagement littéraire.

I. Homo sapiens / Homo migrans

Georges Didi-Huberman⁴³, dans *Passer quoi qu'il en coûte* tout en se référant à l'Histoire de la migration met l'accent sur ce principe qu'*Homo sapiens* doit sa survie puis son succès à sa capacité à migrer : « *Homo sapiens* n'est autre, pour finir, qu'un remarquable *Homo migrans*. Vouloir l'oublier – le refouler, le haïr –, c'est simplement s'enfermer dans les remparts de la crétinisation. Mieux vaut entendre la leçon de « ceux qui savent encore être en mouvement ». (Didi-Huberman, 2017 : 14)

Le Bonheur de Darley est un bon exemple à ce propos. En effet, le bonheur et l'espace y ont été présentés comme deux notions liées l'une à l'autre. Le lien entre les éléments para textuels, c'est-à-dire le titre du roman et le titre de trois chapitres : Ici - Chemins - Là-bas, qui

⁴² Cf. Ricoeur, Paul, *Temps et récit*, Seuil, 1991., t. III, p. 229.

⁴³ Il est le philosophe et l'historien de l'art français.

constituent le roman est à ce propos significatif. Comme si la voie de l'accès au bonheur c'est le passage de l'Ici à un Là-bas tout en passant des obstacles. En effet, le chapitre intitulé "Chemins" est la représentation du trajet parcouru par les migrants pour arriver à un là-bas qui est leur Eldorado.

Comme l'exprime bien Eugène Minkowski : « Nous vivons et agissons dans l'espace, et c'est dans l'espace que se déroule aussi bien notre vie personnelle que la vie collective de l'humanité [...]. L'espace est aussi indispensable à l'épanouissement de la vie que le temps. » (Minkowski, 1995 : 369) Vu le sujet de notre étude, ce qui attire notre attention dans cette définition de Minkowski est le rapport direct entre l'espace et l'épanouissement personnel. En effet, « l'espace en même temps qu'il est une partie de l'homme, il lui est donné et il lui fait face de l'extérieur, perçu comme stimulant ou inhibant, familier ou hostile. »⁴⁴ Au fait, dans le phénomène de la migration, l'espace est un élément clé dont l'étude du comment de sa représentation dans notre corpus nous permet d'illustrer sa face chez l'homme migrant. Et à sa suite, on pourrait trouver le motif du départ des personnages dans chaque contexte.

a. **L'espace comme un personnage :**

A l'époque postmoderne où l'on est témoin de l'accélération de la globalisation, l'espace a été réévalué au point que l'on peut parler de son « inflation »⁴⁵. C'est le principe sur lequel met accent Fredric Jameson : « notre vie quotidienne, notre expérience psychique, nos langages culturels, sont aujourd'hui dominés par les catégories de l'espace plutôt que par les catégories du temps comme c'était le cas dans la période précédente du haut modernisme ». (Jameson, 2007 : 55)

⁴⁴ Caspani-Mosca, Madeleine, « L'expérience du temps, l'espace et le self », *Les Lettres de la SPF*, 2008/2 (N° 20), p. 21-32. DOI : 10.3917/lspf.020.0021. URL : <https://www.cairn.info/revue-les-lettres-de-la-spf-2008-2-page-21.htm>

⁴⁵ Cf. Marie-claire, Ropars-Wuilleumier, *Ecrire l'espace, Esthétiques hors cadre*, 2002, Presses universitaires de Vincennes, p.8

À tout moment où nous parlons de l'espace, il s'agit de l'espace géographique, c'est-à-dire « une portion de l'étendue terrestre, de taille variable, utilisée, organisée et aménagée par une société et ses activités. »⁴⁶ De même, l'espace comme un élément déterminant a une place privilégiée dans l'intrigue du *Bonheur* d'Emmanuel Darley. Déjà, les titres de trois chapitres ; Ici - Chemins - Là-bas, qui constituent ce roman, marquent cette importance. Au fait, le rôle de l'espace y est tant dynamique que l'on pourrait compter l'espace comme un personnage à part entière : un personnage du « drama de la Relation ». En effet, comme l'exprime bien Édouard Glissant : « L'espace n'est plus l'enveloppe passive du tout-puissant Récit, mais la dimension changeante et perdurable de tout changement et de tout échange. » (Glissant, 1996 : 25) Pour les personnages de notre roman, les deux repères spatiaux ; l'ici et là-bas, constituent les repères déterminants de leur vie. L'apparition de la notion de « là-bas » à deux places privilégiées du roman, c'est-à-dire dans l'exergue et le titre du dernier chapitre, précise le rôle important de cette notion spatiale dans l'intrigue. Déjà, dans un dialogue qui a lieu dans l'exergue du roman, là-bas a été assimilé à une lumière qui attire l'attention : « Qu'est-ce que c'est là, tout au bout, cette lumière ? - la lumière, là, à l'horizon, semblant sortir de derrière les collines ? - comme une lumière qui attire, oui. – ça ? C'est là-bas, ça. » (Darley, 2007, p.7)

A l'image de l'allégorie de papillon et la lumière, là-bas y apparaît comme une lumière que le migrant a soif de connaître. Là-bas apparaît ainsi comme un appel et possède une véritable charge utopique.

b. Le discours sur l'ailleurs /le dévoilement de l'ici

Les discours de divers locuteurs représentent l'ailleurs comme le lieu des réalisations des rêves : « Là-bas, oui, tout est possible. », « Quelque chose de sucré. », « Le goût prolongé d'un bonheur si possible. » Ou « Là-bas, on dit et cela s'entend d'une maison à l'autre, à travers les ruelles, de nuit comme de jour, c'est comme un sésame prometteur ». (Darley, 2007 : 99)

Dans ce fragment, le locuteur tout en précisant la migration comme une voie pour arriver au bonheur par l'emploi du pronom « nous » marque

⁴⁶ <https://junior.universalis.fr/encyclopedie/espace-geographique/>

déjà le départ comme un choix collectif chez ses compatriotes. En outre, l'emploi de pronom « on » est une accentuation sur la pluralité des personnes qui rêvent à partir, car la plasticité sémantique de « on » permet de l'interpréter comme « eux » ou « nous ».

Maints sont les fragments qui déclarent la propagation de cette idéologie du départ. En outre, le remarquable est que dans la plupart des cas, ce sont les familles elles-mêmes qui encouragent leurs enfants au départ et préparent même leur voyage :

« C'est dur à dire mais je le sais, tu partiras là-bas, mon fils. Tu prendras toi aussi le chemin danger pour là-bas, route du Nord ou bien route de l'ouest et tu franchiras les déserts et les mers, tu te signeras et tu prieras Dieu pour qu'à bon part, tu parviennes. Ce sera long et périlleux, nous le savons bien, ce sera coup de chance loterie mais que faire d'autre sinon espérer ? Tu iras là-bas pour vraiment exister, travailler. » (Darley, 2007 :132)

Dans ce fragment relevant du plan embrayé, le locuteur est un père qui tout en s'adressant à son fils, précise déjà pour lui le départ comme le seul moyen possible « pour vraiment exister ». Le remarquable ici est l'emploi de l'adverbe « aussi » qui marque l'itération du déplacement ; son fils comme les autres gens de leur pays doit migrer pour pouvoir vivre au sens vrai du mot.

Cette insistance pour encourager son fils malgré qu'il sache le danger de ce type de voyage est issue de l'insatisfaction de sa propre vie :

« Regarde-moi, tu le vois bien, qu'est-ce que tu veux ici devenir, un bas de l'échelle qui quémande et récupère les miettes ? Tu n'es pas né du bon côté, au bon étage. Rien ne t'attend ici. Ici ce n'est pas vivre. Ce n'est pas un mot d'ici, ça.

Vivre, écoute-moi, c'est avoir la maison avec tout l'espace avec la lumière et l'eau qui court, ... » (Darley, 2007 :132et 133)

La répétition de la déictique « ici » dont la référence est le lieu d'appartenance de locuteur ne met l'accent que sur l'infériorité de son pays. Il a été défini comme un pays limité qui est incapable à résoudre ses problèmes intérieurs.

Cette idée de l'infériorité a été renforcée par la définition que le locuteur donne de principe de « vivre ». Vivre pour lui se résume à satisfaire les besoins primaires de tout homme et à rassurer le minimum de confort.

En outre, on constate que même les familles qui résistaient d'abord au départ de leurs enfants, arrivent enfin à ce que le départ est la seule solution possible pour l'avenir de leurs enfants. A ce propos, on pourrait faire allusion à un père qui arrive enfin à donner la raison à ses enfants pour le départ :

« Je le connais son rêve à Yacou.

Je le connais le rêve d'Aminana.

Je les connais leurs rêves à Driss et Issiako.

Pas bien compliqué. Tous le même de rêve.

Comment aller contre ? Pourquoi aller contre ?

Ils ont raison. C'est eux qui ont raison. » (Darley, 2007 :128)

L'emploi anaphorique de cette phrase « Je le connais le rêve de » met bien l'accent sur la tension forte du départ chez eux. Et les tournures interrogatives ne sont que la mise en question de lui-même et la résignation au départ de ses enfants. Comme l'exprime bien Albert Memmi : « Tout se passe enfin comme si l'émigration, loin d'être estimée nocive ou scandaleuse, était devenue, pour beaucoup de pays du tiers-monde, une nécessité et une monnaie d'échange. » (Memmi,2004 :332)

Le troisième chapitre du roman intitulé LA-BAS introduit ainsi des personnages qui selon leur condition sociale et existentielle soulèvent des problèmes spécifiques qui est le motif de leur intention pour un là-bas. De cette façon, il s'entend plusieurs voix : celles des intellectuels opposants à un régime autoritaire, des parents au pays, des génocidaires, des forces de l'ordre. Les motifs du départ qui ont été montrés à travers cette polyphonie déclarent bien que l'émigration n'est pas spécifique de la décolonisation ; elle existe, elle a existé dans la plupart des pays économiquement ou politiquement carencés. Elle est le produit de la misère ou de la peur, de la faim ou des frustrations, d'un avenir

apparemment bouché, qui conduisent des individus, plus ou moins nombreux à quitter leur pays natal.

Mais ce qui rend problématique ce départ est que « depuis 1974, la plupart des pays industrialisés se sont progressivement fermés à la venue de migrants non qualifiés. » (Mazzella, 2014 :40)

La structure polyphonique du roman permettra de préciser les discours sur *Homo migrans* à notre époque qui est celle de tumulte mondial.

II. La migration : l'universelle lutte des places

La question de l'immigration s'est imposée ces dernières années avec force dans le débat public. Deux idéologies s'opposent sur la question migratoire depuis les années 1980 : la première favorable à l'ouverture vers le monde extérieur et le respect des droits de l'homme avec une vision humanitaire qui plaide pour plus de souplesse ; la deuxième idéologie existante dans plusieurs pays européens, aux États-Unis, au Brésil voire au Japon demande plus de fermeté en termes de politiques publiques d'immigration.

Depuis plus de quinze ans, la politique euro-méditerranéenne du contrôle aux frontières se caractérise par un large éventail d'ententes pour arrêter les flux clandestins : «production de textes juridiques afin de sanctionner les organisateurs et les personnes participant aux départs de clandestins, formation du personnel de surveillance du littoral, équipement en nouveaux matériels de détection, projets transfrontaliers couplant la question de la sécurisation de la frontière à des projets de coopération économiques et culturels plus larges.»(Agier,2011:33 et 34)

Vus ces discours sur les politiques migratoires, il nous serait intéressant de voir les discours littéraires sur cette question.

a. Espace discursif ; un lieu de l'interaction de positionnements

Le traitement du deuxième chapitre du roman au niveau discursif précise déjà « l'espace discursif » comme le lieu de l'interaction d'au moins cinq « archives ». L'espace discursif est « des espaces où un ensemble de positionnements sont en relation de concurrence au sens large, se délimitent réciproquement. » (Maingueneau,1984 : 27)

Quant à la définition de l'archive ; on pourrait dire que la notion d'archive est utilisée dans l'analyse du discours francophone avec trois valeurs distinctes. Nous y prenons l'archive dans le sens défini par Maingueneau. Il considère "l'archive comme « l'objet d'analyse du discours » et la définit, en s'appuyant sur l'étymologie du mot, comme : « l'archè », « la source », « la principe » ; le lieu du « commandement » et du « pouvoir » ; ou « siège de l'autorité ». Il y voit une « source de sens », dotée d'une certaine « fonction de mémorisation, de trésor textuel ».⁴⁷

On peut alors définir l'archive, d'un côté comme « un ensemble d'inscriptions référées à un même positionnement » ; et de l'autre comme un noyau constitué d'un ensemble limité, « rare », d'énoncé qui gèrent toute énonciation qui s'y rapporte.

Les cinq archives que l'on pourrait distinguer dans *Le Bonheur* sont l'archive d'où relève le discours de la crise migratoire, l'archive d'où relève le discours de fermeture des frontières, l'archive d'où relève le discours de l'humanité, l'archive d'où relève le discours de matérialisation de notre monde, l'archive d'où relève le discours de l'altérité.

On entend ainsi en même temps la voix des migrants, celle des passeurs et aussi celle de gouvernements européens.

C'est ici que l'on pourrait parler du dialogisme que Kristeva considère *comme un dispositif où les idéologies s'exposent et s'épuisent dans leur confrontation*. (Kristeva, 1970 : 3-27) De cette façon, la structure polyphonique du roman devient la scène de la lutte des places ; d'une part, l'inhospitalité des gouvernements euro-méditerranéenne et d'autre part la foule des migrants.

Nous pourrions multiplier les exemples pour montrer l'intensité de cette confrontation :

« Allez ailleurs où bon vous semble mais pas ici. Y a bien d'autres pays, non ? » (Darley, 2007 : 36)

⁴⁷Cf. Maingueneau, Dominique. 1991. *Analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette.

« Militaires qui mettent en joue. Militaires qui attendent matraque à la main au pied du grillage. Qui crient et qui conjurent, n'entrez pas ! N'entrez pas ! Allez-vous-en ! Vous n'êtes pas les bienvenus. Echange de coups. Maigre résistance. Ceux qui viennent sont innombrables et ceux qui surveillent font ce qu'ils peuvent. » (Darley, 2007 :87)

« Allez. Du balai. Pas la place.

Retour c'est tout.

Pas à discuter. » (Darley, 2007 : 40)

Ces discours sont la scène de l'interaction de deux archives : l'archive qui relève du discours de crise de migration et l'archive d'où relève le discours de fermeture des frontières. Au fait, les Etats européens conçoivent les migrations comme « des mouvements d'exception qui, en déséquilibrant l'harmonie fantasmatique de l'identité des Etats-nations, suscitent une performativité de la peur qui produit la haine contre celui qui vient : l'étranger. » (Mazzella, 2014 : 67)

C'est ainsi que dans ce voyage tant désiré, les migrants ne sont que l'objet de l'humiliation et de souffrance. A ce propos, l'épisode de l'inspection des migrants est bien significatif :

« Tu te déshabilles et tu te mets mains contre le mur.

Tout, tu enlèves tout.

Ça, aussi, oui. Nu, tu comprends ?

Comprendo ? » (Darley, 2007 :39)

Cet épisode permet de préciser la place de l'Autre. Ces passages qui sont présentatifs de la figure de la chasse aux indésirables montrent à quel point on a réduit la valeur humaine : « Aujourd'hui, la xénophobie d'Etat, si elle rompt avec les chasses d'extermination du racisme biologique, réactive et reconfigure certains traits fondamentaux des anciennes chasses de proscription. Les politiques d'illégalisation des migrants se fondent paradoxalement sur une conception territoriale de la souveraineté que sa pratique aboutit de fait à nier. Une politique mortifère qui, par l'exclusion légale, assure l'inclusion paradoxale des

nouveaux dépossédés juridiques dans les rapports d'exploitation en même temps qu'elle vulnérabilise par des politiques actives de traque et d'insécurisation. » (Chamayou, 2010 : 216-217)

b. Le migrant et les frontières durcies

La réaction des migrants n'est que la résistance. L'analyse du discours des migrants nous pousse à relever le champ sémantique de la résistance ; par exemple, le passage ci-dessous ne déclare que la tolérance des migrants devant toutes les souffrances, seulement dans l'espoir de passer la frontière :

« La mer qui respire lentement. Le bateau gris militaire qui s'avance. Peur de rien. Plus même ça. Qu'on nous prenne. Qu'on fasse de nous ce qu'ils voudront. Plus rien de forces. Dans cette grande fatigue d'améliorer nos vies. » (Darley, 2007 : 70)

L'emploi anaphorique de pronom « nous » a permis une généralisation de l'état de ces « voyageurs de pauvreté », ils sont prêts à tout pour construire leur destin. Et en même temps, les phrases courtes et les phrases nominales mettent l'accent sur l'essoufflement des personnages.

Maints sont les fragments présentatifs de la résistance du sujet migrant devant les obstacles :

« Je suis sur l'océan en route vers là-bas, j'ai froid, j'ai soif, j'ai faim, je suis en vie. » (Darley, 2007 : 50)

« Les enfants sont fatigués.

Tout le monde est fatigué. Moi aussi, fatigué. Mais j'avance. Je profite de la nuit pour avancer. Un bon temps de marche pour avant l'aube passer la frontière. La frontière, vous comprenez ? Frontière de là-bas. » (Darley, 2007 : 57)

Mais la plupart du temps, ces dangers font de ce départ tant rêvé un voyage vers la mort :

« Déjà sur la mer, sur ce drôle d'animal qu'est la mer, qui semble si paisible alors que par-dessous elle gronde. Qui au départ est transparente, prête à tout te dire, te dévoiler et puis qui, dès que sur elle

tu t'avances, tu t'éloignes, se referme, te montre son visage noir, remuant, sans limites. Nous aurions dû nous méfier. » (Darley, 2007 : 73)

A travers la personnification de la mer, le locuteur a essayé de parler du danger de la traversée de la mer et comme si à travers cette description de la mer en tant que chemin du passage, il est en train d'exprimer métaphoriquement l'aspect caché de la migration ; ce qui paraissait au début salvateur, maintenant a changé le visage et il est devenu leur bourreau.

Le tragique de leur histoire ne se résume pas à cela, la scénographie du moment d'arrivée marque bien les conditions catastrophiques des survivants :

« Le bateau ? Avec les autres, le bateau, dans le cimetière, là, derrière cette colline, juste à côté du cimetière des voitures et puis cimetière des machines à laver, dans cette vallée tranquille où personne ne passe, personne ne vient. Bateau, le vôtre, avec ceux d'avant, deux parvenus hier, avant-hier et encore avant, tas de bateaux plus ou moins toujours bateaux, des brèches, des trous, du petit bois parfois, des restes. Les couleurs qui subsistent, les noms aussi à la poupe, et puis quelques-uns des souvenirs de vous, linges, chemises, foulards, tout ce qui vous a protégés, chaussures de plastique et gilets de sauvetage. Rien à faire, désormais inutiles. » (Darley, 2007 : 73-74)

Il y a des récits et des discours derrière ces objets. Les bateaux pourraient être le symbole des vies perdues. L'allusion aux autres bateaux ruinés et les déictiques temporels comme "d'avant", "hier", "avant-hier" et "encore avant" mettent l'accent sur l'itération et la continuation sans cesse des mouvements migratoires malgré tous les dangers.

Le débarquement de leur bateau à côté du cimetière des objets ; le cimetière de la voiture et celui de machine à laver, est une allusion à la matérialisation de notre monde. De cette façon, ce fragment est le lieu de l'interaction de deux archives ; l'archive d'où relève le discours de matérialisation de notre monde et l'archive d'où relève le discours de l'humanité.

Les images violentes de la traversée et celle du moment de l'arrivée déclarent clairement que la vie de ces gens n'a pas été reconnue par les Etats comme une vie digne d'être vécue parce que leur perte n'a aucune importance. A ce propos, on pourrait faire allusion à la pensée de Judith Butler : « Ces populations sont "perdues" [lose-able] ou peuvent être confisquées, précisément parce qu'elles sont considérées comme des menaces à la vie humaine telle que nous la connaissons plutôt que comme des populations vivantes ayant besoin de protection contre la violence illégitime de l'Etat, la famine ou les pandémies. Par conséquent, lorsque de telles vies sont perdues, elles ne sont plus « grievable » car, dans la logique perverse qui rationalise leur mort, la perte de telles populations est jugée nécessaire pour protéger les vies des « vivant ». (Butler, 2010 : 31)

De ce fait, est-ce que l'on peut désormais parler du bonheur chez les survivants ?

III. Molaire et moléculaire

Le privilège du roman d'Emmanuel Darley est qu'il a essayé d'exprimer les deux faces de la migration. C'est-à-dire, on est en même temps devant la figure du migrant et celle de l'immigré.

En faisant une comparaison entre la figure du migrant et celle de l'immigré, on arrive in fine à une sorte d'opposition de la passivité de l'immigré et l'activité du migrant. La première présuppose le poids des déterminismes sur l'individu, quand la seconde insiste sur ses capacités stratégiques comme ce que nous avons constaté dans la partie précédente. On a constaté qu'il n'y a rien de difficile pour le migrant, il subit toutes les souffrances et toutes les humiliations. Comme l'exprime bien Axel Honneth : « Le migrant a enfin surmonté tous les obstacles, le point d'arrivée lui apparaît finalement comme un nouveau point de départ. Et c'est là, souvent, que le désenchantement cristallise et s'installe. » (Honneth, 2020 : 50) Le migrant dès son arrivée devient un immigré qui est devant une nouvelle condition existentielle en décalage avec ce qu'il avait fantasmé :

« Cela que nous sommes venus chercher ? Ça, le là-bas tant promis ? Pas d'erreur ? Pas de confusion ? » (Darley, 2007 : 18)

La première chose à laquelle il se confronte ce sont les inégalités d'accès à l'emploi et les formes de précarisation sociale produites en partie par les politiques migratoires actuelles de plus en plus sélectives. (Mazzella, 2014 : 68) L'émigré ne rencontrerait donc d'autre choix que de se plier à des emplois subalternes. A ce propos, on pourrait faire allusion à une immigrée qui est devenue servante dans un hôtel :

« Tu ouvres la fenêtre. Pas le temps. Vite. Tu nettoies la salle de bains. Le lavabo et la baignoire. Le bidet et la cuvette des WC. [...] Tu remets des savonnettes, du shampoing, du gel douche. Pas le temps. Vite. Tu fais le lit. Tu passes l'aspirateur. Un autre coup de chiffon. Partout. Sur chaque meuble. Les lampes. Le téléphone. La télé sur le bureau. Faut que ça brille. Pschitt, pschitt sur la vitre. Tu fermes la fenêtre. Tu sors de la chambre. 1 euro 60. Ton salaire. 1 euro 60.

Chambre 236. Tu vides la poubelle. Drôle d'odeur. Tu ouvres la fenêtre. Il pleut dehors. C'est beau dehors. Pas le temps. Vite. (...) Tu passes l'aspirateur. Tu penses aux enfants. Tes enfants à l'école. Tu passes l'aspirateur. Tu penses à ton mari. (...) Pschitt, pschitt sur la vitre. Tu fermes la fenêtre. Tu sors de la chambre. 1 euro 60. Pour toi. Ton salaire. 3 euros 20. Le bonheur. Mal au dos. Mal aux pieds. Pas le temps. Tu continues. » (Darley, 2007 :15)

Ce passage qui est l'extrait d'un presque long fragment de trois pages, à l'aide de formes syntaxiquement elliptiques : phrases sans verbe et l'énumération des actions, et la répétition de phrases nominales : « Pas le temps. » « Vite » et à travers l'allusion au salaire qu'elle gagne, montre à quel point elle a été réduite à la fonction d'une machine mécanique. L'accumulation de phrases nominales est la mise en question du bonheur qui se résume pour elle à un travail d'arrache-pied pour un petit salaire. Cela est bien accentué par l'emploi de verbe continuer après l'allusion à sa douleur.

Maints sont les exemples qui mettent l'accent sur l'infériorité de l'immigré dans la société d'accueil :

« Tu ne t'appelles pas Tam-tam. Ton nom c'est Lagos. Pas loin de toi, Dakar. Epluchures et découpe légumes, lui. (...)

Pas le temps. Vite. Pas le temps. Autre pile. Piles qui sans cesse s'entassent. Lui ou elle d'ici qui vient sur la table poser pile et te dire,

plus vite Tam-tam. Ne lambine pas. Les cris de lui ou d'elle d'ici.
Annonces, appels, commandes et Comores et Bombay qui s'activent
plus loin, là où la chaleur règne.

C'est beau ici, tu dis. » (Darley, 2007 :16)

En effet, cette scène peut emblématiser la situation de « l'autre » en tant que « dominant » et celle du soi en tant que « dominé ». Dans cette scène, « l'autre » impose toujours sa supériorité grâce à la dénomination ; c'est-à-dire par le terme « Tam-tam » pris comme nom et les verbes impératifs.

Le point remarquable ici est que le locuteur fait mention à des individus qui sont dans des conditions semblables à celle de lui ou dans une situation plus mauvaise. Comme s'il constate partout les marques de l'infériorité de soi-même et de ses semblables. L'intéressant est que ces individus ne sont désignés que par le nom de leur pays d'origine : Comores et Bombay. Cette nomination est bien significative car elle met l'accent sur le rapport étroit entre le destin des gens et leur lieu d'appartenance. Ils ne sont identifiés que par leur lieu. Et le tragique de la situation du « soi » est qu'il a admis cette soumission et cette obéissance comme la nécessité de son existence :

« Tu dis, c'est beau ici et tu commences à travailler. Tu dis c'est beau ici et tu baisses les yeux. Tu dis, excusez-moi et tu vas à travers ville. Tu dis, bonjour monsieur, mais tu ne dis pas, j'ai froid, j'ai sommeil, j'ai mal aux mains, j'ai mal au dos, j'ai des gerçures et puis les muscles douloureux. Non, tu ne le dis pas. Tu dis, c'est le bonheur, tu dis, ici, et tu souris pour faire comme si, comme si déjà c'était le bonheur, et c'est vrai, le bonheur est là, tu es parvenu, tu travailles, tu es vivant. Tu es là-bas. » (Darley, 2007 : 31)

Ce passage montre bien la situation oxymorique du sujet immigré ; c'est un être masqué qui à tout moment veut se montrer content de sa situation, tandis qu'il est en train de cacher la réalité. L'emploi de « comme si » montre bien ceci.

Cette situation est plus affreuse pour les sans-papiers dont l'installation est trop fragile. Ils ont été déclinés à un spectre : « Tu n'existes pas. Tu avances, tu rases les murs. Tu avances et personne ne te remarque. Tu

n'existes pas, c'est là-bas qui t'a avalé. Tu vas, tu viens et personne ne doit te voir. Papiers-non tu es. » (Darley, 2007 :19)

En outre, le paradoxal est que la présence de sans-papiers, officiellement combattue, est tolérée au sein de secteurs à forte intensité de main-d'œuvre comme les métiers du bâtiment, de l'agriculture et du service à la personne. Ainsi, « l'immigration non qualifiée se voit glisser dans une clandestinité plus ou moins tolérée. » (Mazzella, 2014 : 68) Le passage ci-dessous met bien accent sur ce propos :

« Tu travailles. C'est plein soleil mais peu importe. Ça ne t'impressionne pas. C'est pour cela qu'on t'a choisi. Tu ne crains rien. Tu es prêt à tout.

Tu fais ce qu'on te demande. » (Darley, 2007 :18)

Comme si l'esclavage d'antan avait simplement changé de physionomie : « «je déchirerai les rires Banania sur tous les murs de France !», avait promis Léopold Sédar Senghor ; le nègre-Banania n'est plus sur les murs, mais il est dans les rues. Seulement il n'a plus son éclatant sourire ; la difficulté de se procurer un logement, la discrimination dans l'emploi, dans sa vie sexuelle, l'ont rendu amer. » (Memmi, 2004 : 343)

De cette façon, on pourrait dire que moléculaire⁴⁸ ne correspond pas à la molaire. C'est ainsi qu'ils arrivent à une mise en question du principe du bonheur : « C'est ça bonheur ? » (Darley, 2007 : 29)

Au fait, l'immigré est un atopos, sans lieu, déplacé, inclassable. Ni citoyen, ni étranger, ni vraiment du côté du Même, ni totalement du côté de l'Autre, il se situe en ce lieu « bâtard » dont parle aussi Platon, la frontière de l'être et du non-être social.⁴⁹

IV. L'écriture de la migration, un geste éthique

⁴⁸ Ces deux notions empruntées à Deleuze, Guattari signifient respectivement (l'espace fantasmé) et (l'espace réel ou découvert) (Deleuze, Guattari, 1980).

⁴⁹ Bourdieu, Pierre, Préface à *La Double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* de Abdelmalek Sayad, Paris, Seuil, 1999. p.9.

La « situation d'énonciation » sous ses deux formes de l'acceptation c'est-à-dire, en tant qu'activité de production d'un écrivain de telle œuvre dans telles circonstances et comme la situation d'énonciation narrative est présentative d'un engagement littéraire. Au fait, si nous voulons parler de la situation d'énonciation dans sa première acception, c'est-à-dire comme l'activité de production d'un écrivain, on pourrait dire que le dévoilement de la face cachée de l'émigration, que cette face soit sociale, politique, économique ou psychologique, individuelle ou collective dans un texte fictionnel par Darley est un renouement avec le réel que Dominique Viart⁵⁰ considère comme le retour de la transitivity de la littérature. En se référant à Sartre qui considère que « nous sommes embarqués »⁵¹, l'on pourrait dire que le refus de la passivité par rapport à cette inévitable implication dans le monde est en lui-même une sorte de l'engagement. Au fait, Darley est l'un des écrivains consacrant son temps et son énergie pour défendre les laissés pour compte et les blessés de la vie. Au fait, très jeune, avec ses parents, Emmanuel Darley avait voyagé en Afrique et il en avait gardé des souvenirs puissants. Et il y retournait souvent. Ces années l'avaient marqué plus que tout. Et il a essayé de dessiner la réalité sociale qu'il a constaté. C'est ainsi que l'on pourrait dire que « la parole tente de substituer aux armes »⁵². De même, lors de la mission Stendhal, même s'il a séjourné à Lampedusa et au Mali, Darley préfère faire entendre des voix universelles dans son roman *Le Bonheur*. De cette façon, « La littérature est au moins l'expression de la société parce qu'à travers elle, sont déchiffrables les illusions qu'une société nourrit sur son altérité. » (Moura, 1998 : 37)

La situation d'énonciation narrative que Maingueneau en se référant aux linguistes nomme scène d'énonciation est ici la scénographie des locuteurs peu identifiés.

En effet, il y a deux acceptions de « situation d'énonciation ». La situation d'énonciation, ce sera aussi bien celle de l'activité de production d'un écrivain de telle œuvre dans telles circonstances, que la situation d'énonciation narrative, c'est-à-dire la scène à partir de laquelle

⁵⁰ Dominique Viart, Bruno Vercier, avec la collaboration de Franck Evrard dans *La littérature française au présent (Héritage, modernité, mutations)* éditions Bordas, Paris, 2008.

⁵¹ Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?* 1948 p.83

⁵² P. Zumthor, *La Mesure du monde*, Paris, Seuil, 1993, p.239 cité in P :18 de livre de Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*

le récit prétend être produit. Le premier c'est le contexte de production et la deuxième c'est ce que Maingueneau en se référant aux linguistes nomme scène d'énonciation. Maingueneau distingue trois plans complémentaires à l'intérieur de cette « scène d'énonciation » : la scène englobante, la scène générique, la scénographie.

Par la scénographie, l'œuvre elle-même définit la situation de parole dont elle prétend être le produit : dans le roman de Balzac, la scénographie est celle d'un narrateur omniscient et invisible qui s'adresse à un lecteur contemporain pourvu d'un certain savoir sur le monde.⁵³

Dans *Le Bonheur* de Darley, la scène d'énonciation est la scénographie des locuteurs peu identifiés, car, son livre constitué des fragments est le lieu du morcellement existentiel ; toutes les couches sociales et tous les groupes d'âge y ont été présentés. De cette façon, on est devant une structure fragmentaire, où il n'y a une intrigue précise avec des personnages précis. Ce sont des fragments de la vie de différents personnages, une polyphonie s'impose à travers laquelle l'auteur fait entendre des démunis de parole. Et l'intéressant est que le premier locuteur qui a trouvé l'occasion de parler est un enfant dont l'intention est l'amélioration de la vie de ses semblables : « Je la sais votre vie. Je la connais depuis toujours. Notre vie. Courber l'échine, trimer toujours, gratter le fond pour trois fois rien. (...) Je vous regarde. Je nous regarde. Nous sommes des ombres. Nous sommes déjà vieillards courbés et malingres. [...] Je ne veux pas qu'ainsi les années passent. Je partirai en votre nom. J'irai là-bas pour vous. J'irai là-bas travailler pour que vous vous redressiez. Pour améliorer vos vies, les prolonger, les rendre douces. Bientôt ce sera mieux. Bientôt j'irai là-bas. » (Darley, 2007 : 98)

À travers un jeu de pronoms, le passage de « je » à « nous », l'enfant veut en même temps se distinguer et s'inclure de ses compatriotes.

En employant le « je », il fait déjà entrer le lecteur dans la peau du sujet parlant qui est ici un enfant pour qui là-bas est un moyen salvateur. Une voix enfantine qui veut sauver ses semblables. C'est ici que l'on peut parler du principe de dialogisme qui est associée aux travaux de

⁵³ Maingueneau, Dominique. 1991. *Analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, p.121

Bakhtine. Au fait, ce type d'énonciation conduit le lecteur « à changer de position affectivement et intellectuellement » et de cette façon, « c'est par l'empathie que nous pouvons prendre conscience des difficultés et des souffrances d'autrui et y participer. » (Gefen, 2017 :152-153)

Cela met l'accent sur l'aspect de l'engagement littéraire dans les affaires sociale. Au fait, c'est une expérience de penser qu'est-ce qui se passerait si l'on était à la place de ces locuteurs ?

A ce propos, on peut se référer à la pensée de Ricoeur dans *Du texte à l'action*.⁵⁴ Si pour certains l'écriture est distance, détachement et abstraction, pour Ricoeur le texte est une proposition de mise en relation et n'a de sens que par les résonances qu'il provoque chez le lecteur. L'évasion dans la lecture des romans, pour Ricoeur, n'implique pas de fuir le réel, au contraire, cela consiste à créer un véritable lien entre lecture et action pour rentrer dans le réel en ce sens, lire signifie agir.

Dans cette perspective, la littérature en tant que texte fictionnel pourrait être définie comme une réaction aux malheurs de la société en accompagnant le lecteur avec elle-même.

Conclusion

Pour conclure, on pourrait dire, d'après l'analyse des motifs du départ de nos personnages dans ce roman, que le mouvement migratoire qui apparaît à notre époque comme un mouvement anarchique est le résultat de la bipolarité de notre monde à la suite d'une mondialisation déshumanisante qui a fait de l'espace un élément déterminant dans le destin humain.

En outre, l'interrogation sur la place de l'autre dans la société d'accueil à travers l'analyse du discours des locuteurs de notre corpus, nous a conduit à ce résultat que derrière cette politique de fermeture des frontières, il y a une politique d'exploitation, c'est-à-dire, l'accès à une main-d'œuvre bon marché, correspondant à notre monde matérialiste. C'est ainsi que le roman nous met encore dans le jeu des dichotomies de dominé et dominant, c'est-à-dire, on est devant un nouveau type de

⁵⁴ Cf. RICOEUR, Paul (1986). *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*. Paris : Seuil.

l'esclavage. De cette façon, le migrant n'apparaît que dans le statut de l'étranger et il n'est que l'objet d'humiliation ou d'exploitation.

De cette façon, notre hypothèse qui était basée sur ce principe que la fiction est « révélatrice et transformante », nous a fait arriver à ce résultat que la fiction est une sorte d'interrogation sur les fondements de la société. Et nous avons constaté que la représentation du trajet et de l'histoire de chacun des migrants est une tentative du dévoilement de la réalité sociale.

Le témoignage et la dénonciation des aspects cachés de ce phénomène à travers le discours littéraire pourraient ainsi être compris comme une sorte de l'engagement. De ce fait, l'on pourrait dire que *Le Bonheur* en tant qu'un discours littéraire est un plaidoyer en faveur des exclus sociaux condamnés à l'errance. L'espace de la fiction devient ainsi le lieu de réflexion sur l'altérité avec une vision humaniste.

En effet, la structure polyphonique de notre roman, tout en faisant d'autrui un sujet plein droit, permet un dialogue sur le plan pragmatique. C'es-à-dire, à travers le jeu de pronoms, le roman pousse le lecteur à s'identifier avec des locuteurs qui sont des démunis de paroles dans la société . Au fait, la situation imaginaire à la place d'Autrui permet au moi de sortir d'un solipsisme pour venir en aide à autrui.

Déclaration

Conflit d'intérêt

Les auteurs déclarent qu'il n'y a pas de conflit d'intérêt à déclarer.

Références:

Agier, Michel. 2011. *Couloir des exilés* (être étranger dans un monde commun), Broissieux, Editions du croquant.

Atangana Kouna, Christophe Désiré. 2010. *La symbolique de l'immigré dans le roman francophone contemporain*, Paris, L'Harmatan.

Bourdieu, Pierre, 1999, Préface à *La Double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* de Abdelmalek Sayad, Paris, Seuil, p.9.

Butler, Judith. 2010. *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Paris, Zones.

Chamayou, Grégoire. 2010. *Les Chasses à l'homme*, Paris, La fabrique, p. 216-217.

Coutinho, Ana Paula, Outeirinho, Maria de Fatima, de Almedia, José Domingues. 2012. *Passages et naufrages migrants*, Paris, L'Harmattan.

Darley, Emmanuel. 2007. *Le Bonheur*, Paris, Actes sud.

Deleuze, Guattari. 1980. *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Les Editions de Minuit.

Dion, Robert. 2018. *Des fictions sans fiction ou le partage du réel*, les Presses de l'Université de Montréal.

Didi-Huberman, Georges. 2017. *Passer quoi qu'il en coûte*, Paris, Les Editions de Minuit.

Dominique Viart, Bruno Vercier, avec la collaboration de Franck Evrard. 2008. dans *La littérature française au présent* (Héritage, modernité, mutations). Editions Bordas, Paris.

Gefen, Alexandre. 2017. *Réparer le monde* (La littérature française face au XXI^e siècle), Paris, Corti.

Glissant, Edouard. 1996. *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard.

Honneth, Axel. 2020. *La reconnaissance. Histoire européenne d'une idée*, Paris, Gallimard.

Jameson, Fredric. 2007. *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, ENSBA.

Kristeva, Julia. 1970. *Le texte du roman : approche sémiologique d'une structure discursive transformationnelle*, Editeur De Gruyter Mouton.

Maingueneau, Dominique, 1984. *Genèses du discours*, Liège, Mardaga.

Maingueneau, Dominique. 1991 *Analyse du discours, introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette.

Maingueneau, Dominique. 1995. *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil.

Marie-Claire, Ropars-Wuilleumier. 2002. *Ecrire l'espace, Esthétiques hors cadre*, Presses universitaires de Vincennes.

Memmi, Albert. 2004. *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*, Paris, Gallimard.

Mazzella, Sylvie. 2014. *Sociologie des migrations*, Paris, PUF, Que sais-je.

Minkowski, Eugène. 1995, « Vers une psychopathologie de l'espace vécu », In *Le temps vécu*, Paris, PUF, p. 366-398.

Moura, Jean-Marc. 1998. *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Littératures européennes".

Ricoeur, Paul. 1991. *Temps et récit*, Paris, Seuil, T. III.

Ricoeur, Paul (1986). *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*. Paris, Seuil.

Sartre, Jean-Paul. 1948. *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Gallimard.

Zumthor, Paul. 1993. *La Mesure du monde*, Paris, Seuil.

Sitographie

<https://www.cairn.info/revue-les-lettres-de-la-spf-2008-2-page-21.htm>

<https://junior.universalis.fr/encyclopedie/espace-geographique/>

Comment citer : Farhadnejad, A., Hadjibabaie, Z. (2023). L'altérité migratoire contemporaine dans l'imaginaire littéraire Le cas de *Le Bonheur* (2007) d'Emmanuel Darley, *Recherches en langue française*, 4(7), 55- 76. DOI: 10.22054/RLF.2023.73629.1164



Recherches en langue française © 2020 par Université Allameh Tabataba'i sous la licence NonCommercial 4.0 International